

## IV

### **L'Expédition de Stanley. A travers le « Mgunda mkali » (*La Forêt terrible*).**

**19 octobre. — Nous restons à Ikungu.**

M. Stanley accorde un jour de repos, en partie pour laisser souffler nos porteurs fatigués, en partie pour acheter des vivres, en vue de la traversée du Mgunda mkali. Nous passons la journée à bavarder avec les membres de l'expédition, qui nous font leurs compliments sur la rapidité de notre marche. En douze jours nous avions fait presque le tiers de la route du Nyanza à la côte. En continuant à marcher du même train, nous atteindrions la mer en un mois ; mais il vaut mieux pour nos porteurs que nous allions plus lentement.

**20 octobre. — D'Ikungu Kuikuru au mto.  
Mizanzi, sept heures.**

Nous sommes en retard pour partir, M. Stanley s'est déjà mis en route depuis une demi-heure avec la caravane, mais c'est aujourd'hui dimanche et, bien que réveillés un peu tard, nous voulons cependant dire la sainte messe. Mais nous n'aurons pas de peine à le rattraper. La longue file de femmes et d'enfants n'avance que lentement, et déjà au bout d'une heure nous ne sommes plus les derniers. Peu avant d'entrer dans le Mgunda mkali, nous passons devant l'endroit où nous avons campé le 28 octobre de l'année dernière. La forêt y est un peu éclaircie, l'Ikungu s'agrandissant aussi de ce côté. Le Mgunda mkali (forêt terrible) couvre l élévation de terrain qui sépare l'Ugogo de l'Unyamnézi. Il forme aussi la ligne de partage des eaux entre l'océan Indien, le Nyanza et le Tanganika. Mais si l'on se représente sous ce nom une véritable forêt, on se trompe entièrement ; il ne se compose que de broussailles basses et de halés épineuses, séparées par des plaines herbeuses et nues.

Ce sont les caravanes qui lui ont donné son effrayant surnom. Cinq jours durant, on ne rencontre aucun village le long de la route; par suite les vivres y sont difficiles à trouver et l'eau y est rare. Seuls, des chasseurs isolés parcouruent cette solitude, et des gens sans aveu, des brigands ont bâti leur cabane près du chemin. Aussi avant d'entrer dans cette zone dangereuse on recommande aux porteurs de faire une abondante provision d'eau, d'en user avec ménagement et de marcher en file bien serrée, pour mieux résister aux attaques. Ils le promettent toujours avec de grands serments, mais rarement ils s'y conforment. Dès la première heure de marche nous voyons des gens vider leur cruche et des traînards s'attarder. Pour ces derniers, Stanley a pris ses mesures ; une compagnie de Wangwanas ferme la marche sous le commandement du lieutenant Stairs ou du capitaine Nelson qui alternent pour cette tâche désagréable; mais quant à ménager l'eau, cela dépend toujours du porteur lui-même, et l'on a fait à cet égard la singulière observation que les gens boivent peu quand ils savent qu'ils trouveront de l'eau le soir ;

mais si l'on doit coucher dans le pori aride, on peut être à peu près sûr que dès la première partie de la route la moitié des porteurs auront bu- leur eau.

En tête de la caravane marche Stanley avec deux compagnies de Wangwanas, puis vient le Dr Emin-Pacha avec ses gens, et la foule des employés et des marchands égyptiens. Toute la caravane compte environ six cents âmes, dont 180 Wangwanas, divisés en trois compagnies, et 70 à 80 porteurs Wanyamnézis ; le reste se compose de gens de Wadelaï et forme un étrange mélange: un juif de Tunis, un pharmacien de Wadelaï, des officiers égyptiens, des secrétaires coptes, des soldats soudanais. Les gens de quelque importance emmènent avec eux une suite d'esclaves, de femmes et d'enfants ; tous sont chargés d'un véritable magasin de bric-à-brac ; ils emportent des cafetières en cuivre percées, de grands bassins à eau, des boites de conserves vides, de petites chaises, des matelas, des caisses et une masse d'autres objets inutiles.

Nous sommes en outre une quantité d'Européens. Stanley avec cinq officiers et un serviteur, Emin-Pacha, Casati, nous deux. C'est un mélange bizarre de toutes les tribus de l'Afrique et de tous les Wazungus (peuples européens), Anglais, Américains, Italiens, Français, Allemands, Grecs, Turcs ; aussi les indigènes peuvent-ils à peine cacher leur terreur et leur étonnement. Tout cela marche sous la bannière rouge ornée du croissant de l'Islam, qui précède Stanley. Les Européens préféreraient de beaucoup qu'il déployât le drapeau anglais ou américain, mais cela lui est interdit.

Une fois dans la broussaille, l'arrière-garde, que nous avons rattrapée dans l'intervalle, commence à se presser ; ils veulent se dépasser les uns les autres, et ce sont surtout les femmes nubiennes qui se font remarquer, comme si elles ne marchaient que depuis ce matin. Dans les halliers épais, où le chemin est souvent barré par les épines, on avance ainsi encore plus lentement qu'une caravane ordinaire. Enfin, le troupeau de bœufs, qui compte bien quatre-vingts têtes, augmente encore l'encombrement.

Les conducteurs de ces bœufs sont commandés par un capitaine nègre, bel et robuste Soudanais.

Nous profitons de quelques endroits découverts pour marcher à travers l'herbe et dépasser cette foule. Quelques Nubiennes poussent les hauts cris à cette vue, mais nous nous en préoccupons fort peu. Au bout d'une heure de marche dans la forêt nous rencontrons un baobab qui s'élève au bord du sentier et à l'ombre duquel je m'étais reposé l'année dernière quand j'avais la fièvre.

Bientôt nous traversons le lit pierreux et desséché d'un ruisseau coulant vers le Nord- Est, et, après une marche totale de trois heures et demie, nous quittons la grande route des caravanes, qui jusqu'ici s'est dirigée généralement vers le Sud-Est, et nous prenons un sentier latéral allant vers le Nord-Est. J'avais fait savoir à M. Stanley que, l'année précédente, nous étant également écartés vers le Nord, nous y avions trouvé de bonne eau.

Sur la route principale on reste quatorze heures sans en rencontrer, tandis que grâce à la source du sentier latéral la route sans eau est réduite à onze heures. Pour une caravane qui emmène tant de malades c'était un détail très important. Le kirangozi de Stanley étant aussi de cet avis, nous prîmes ce sentier du Nord, que les caravanes n'évitent du reste que par crainte des Masaï qui se trouvent souvent dans le voisinage.

Nous suivons quelque temps le lit desséché du ruisseau, puis nous tournons à l'Est et faisons vers midi une halte d'une heure; après cela nous marchons de nouveau pendant deux heures jusqu'à un ruisseau, à sec naturellement, qui coule vers le Nord et que l'on nomine mto Mizanzi (rivière des Palmiers) à cause des nombreux palmiers qui poussent sur ses bords.

L'année dernière aussi nous avions campé non loin de ce ruisseau ; j'étais arrivé à six heures du soir souffrant de la fièvre, et elle me quitta la nuit pendant que je dormais en plein air, les tentes étant restées en arrière. Nous fûmes menacés d'être encore privés de tentes aujourd'hui.

Nos gens pensaient sans doute pouvoir agir suivant leur bon plaisir dans cette grande caravane, et voyant partout des porteurs qui s'arrêtaient sur le bord du chemin, ils les imitèrent. Aussi, arrivés à trois heures à l'étape fixée, il nous fallut y rester exposés à l'ardeur du soleil et souffrant de la soif, les porteurs d'eau s'étant également attardés. Un officier de Stanley, plus heureux que nous, nous offrit une tasse de thé. Un peu réconforté, je retournai en arrière et marchai plus d'une heure et demie à la recherche de nos gens, que je trouvai enfin assis sous un arbre, mangeant et causant joyeusement. Mais en moins d'une heure ils étaient arrivés au campement, courant à travers l'herbe et les ronces, et ils purent fournir au P. Girault des preuves manifestes que le Bwana peut aussi quelquefois devenir kali (méchant). Un homme me prévint qu'il en était resté d'autres 'plus loin; abandonnant alors la poursuite des premiers, je retournai encore une demi-heure en arrière, où je trouvai les autres se livrant avec délices aux mêmes occupations.

Je les en arrachai quelque peu rudement et les poussai devant moi. Comme il ne faisait pas bon d'être le dernier et d'être rattrapé par moi, ils s'enfuirent comme avaient fait leurs camarades, à travers la broussaille et, malgré leurs fardeaux, ils déployèrent une telle agilité que, tout épuisé, je renonçai à les poursuivre, me contentant de leur crier qu'il fallait se hâter, autrement ils verrraient ce qu'il leur en coûterait pour m'avoir fait courir inutilement pendant trois heures après une marche de sept heures.

Quand j'arrivai au camp à la tombée de la nuit, je trouvai la tente et le lit dressés ; l'eau bouillait dans les pots, mais la cafetière avait disparu. Peut-être pour se venger, un de nos hommes l'avait emportée pour aller chercher de l'eau; il ne la rapporta qu'à neuf heures, et encore était-elle vide. On avait bien trouvé de l'eau à une heure de distance, mais le vaurien n'en avait pas apporté pour nous. En punition de ce méfait, il dut en aller chercher le lendemain de bon matin.

Lorsque, suivant mon habitude, je visitai le soir mes braves Bukuinbis autour de leurs feux, pour voir si tout était en ordre, Munyamduru me pria de ne plus être aussi « kali » qu'aujourd'hui ; à l'avenir ils marcheraient docilement à la place que nous leur assignerions dans la caravane. Je crois que cette leçon suffira pour étouffer dans son germe cette envie de rester en arrière, qui ne s'était pas encore manifestée. Jusqu'ici nous avions marché suivant le bon plaisir de nos porteurs, faisant halte quand cela leur plaisait, et ne tenant qu'à une chose, c'est-à-dire à atteindre le point fixé. Maintenant cela n'est plus possible, nous ne devons occasionner aucun désordre dans la caravane. Nous décidons de marcher devant les Soudanais, pour que nos gens aient sous les yeux le bon exemple des Wangwanas qui suivent Stanley en rangs serrés, et non pas celui des Nubiens, des Turcs et autres, qui marchent très mal. Mais cette course supplémentaire m'a épuisé; aussi, craignant de ne pas dormir, ce qui me donnerait la fièvre, je prends du chloral.

**21 octobre. — Du mto Mizanzi au camp près de la source, deux heures et demie.**

Nous levons le camp après six heures. Les indigènes partent habituellement plus tôt, surtout quand il y a disette d'eau, afin d'éviter autant que possible de marcher pendant la chaleur; mais M. Stanley n'aime pas à s'écartier de ses habitudes et les gens non plus ne sont pas pressés ; ils savent que la marche sera courte, et beaucoup d'entre eux avaient trouvé de l'eau à un endroit où l'année dernière il n'y en avait pas du tout.

Nous conservons notre direction vers le Sud-Est et nous rencontrons au bout d'une heure le lit pierreux d'un ruisseau ; dans quelques trous profonds se trouve encore de l'eau, à la grande joie de ceux qui n'en ont pas eu hier soir. Nous suivons pendant quelque temps ce ruisseau qui coule vers le Nord, et franchissons ensuite quelques lits pareils, tous à sec, en nous élévant ii travers une broussaille qui devient insensiblement plus claire et plus haute. Elle se compose en grande partie d'arbres appelés miumbas, qui n'ont pas encore reverdi. (Cet arbre ressemble au frêne par la feuille et l'aspect extérieur, et on l'appelle souvent pour cette raison frêne d'Afrique ; mais il appartient cependant à la famille des papilionacées.)

A huit heures et demie, après une marche de deux heures un quart, nous découvrons une source abondante qui sort de dessous un rocher et forme un petit étang. J'avais cru remarquer hier que cette année l'eau était, du moins dans certains endroits, plus abondante que l'année passée, et mon opinion se trouva confirmée. Là où, l'année dernière, une abondante végétation témoignait seule de l'humidité du sol (on ne voyait d'eau que dans quelques trous), se montre maintenant une petite nappe limpide vers laquelle les porteurs se précipitent. Cependant nous ne nous y arrêtons pas, nous continuons à marcher pendant un quart d'heure et nous arrivons à un endroit où, l'an dernier, se trouvait une belle source avec de l'eau claire et fraîche. Mais à peine puis-je en croire mes yeux ; je ne vois qu'une vase noire ; les éléphants, les rhinocéros, les buffles et autres bêtes ont choisi cet endroit pour venir s'y abreuver et s'y baigner, et ils y ont encore fait une visite la nuit précédente.

Tandis qu'à l'endroit où la source sortait du sol pierreux les gens de la caravane s'empressaient de puiser de l'eau, je marchais le long du marais. J'avais gardé un souvenir exact de la place : tout près de la vase se trouve dans le rocher un trou rond, large de vingt-cinq centimètres et profond d'un mètre, d'où jaillit en bouillonnant une autre source moins abondante, mais que je savais ne pouvoir être souillée. Je fis nettoyer le sol tout autour, et après que le liquide sali par cette opération se fut écoulé, nous eûmes une belle eau, claire, sans aucun mauvais goût, comme nous n'en avions jamais encore rencontré. L'année précédente les bêtes sauvages étaient moins tranquilles dans cet endroit ; les chasseurs d'éléphants y avaient établi des affûts sur les arbres et dans le sol, et les fauves avaient moins de temps pour se vautrer dans l'eau. Dans la broussaille voisine — cette source se trouve sur un terrain assez découvert, coupé de buissons isolés et parsemé de palmiers, — ces chasseurs avaient élevé une cabane de troncs d'arbres et défendu celle-ci contre les attaques nocturnes des bêtes féroces par un énorme rempart de plantes épineuses.

Près de la source elle-même nous vîmes sur les plus gros des arbres isolés de petites chaires construites avec des branches, et dans la terre de grands trous avec des abris en feuilles de palmier, recouverts en partie des nièmes feuilles ; le tout était protégé par des remparts d'épines contre la visite redoutée des lions et des léopards, peut-être aussi des éléphants ou des buffles blessés. Dans ce pays où les lions fourmillent, l'affût nocturne, pendant lequel on ne peut pas allumer de feu, a donc, lui aussi, ses mauvais côtés, et les chasseurs ont grandement raison de se protéger par de solides bornas contre l'attaque de leurs collègues quadrupèdes. Cette année les affûts sont en mauvais état, les chasseurs n'y viennent plus, et les animaux peuvent, sans crainte d'être troublés, errer dans la forêt et piétiner dans la source.

C'est une des conséquences de l'invasion de l'Ikungu par les Masaï. Ceux-ci ayant emmené les bœufs d'Ikungu, on se figure qu'ils sont encore dans le voisinage, et les chasseurs du pays n'osent pas se risquer jusqu'à cette source, qui donne de l'eau toute l'année ; c'est ce qui attire non seulement le gibier, mais encore les Masaï, quand l'eau devient rare dans leur région. C'est sans doute la raison pour laquelle la contrée n'est pas habitée, car une eau si belle et si pure fixerait certainement une nombreuse population, n'était le manque de sécurité qui va toujours en augmentant.

**22 octobre. — De la source jusqu'au mto Mizanzi, deux heures et demie.**

Malgré la grande abondance du gibier sur ce point, personne de la caravane ne profite de l'occasion pour en tuer quelque pièce pour le soir. En ayant demandé la raison, les Anglais me répondirent invariablement : « Nous n'avons plus de fusils de chasse. » — Et c'était la vérité. Dans les négociations difficiles avec les indigènes, entre l'Aruwimi et l'Albert-Nyanza, tous les fusils y avaient passé

peu à peu. Le dernier, qui appartenait à Stanley, fut offert au roi de Nkolé (Usongora, à l'ouest d'Uganda). Du reste, les Anglais ne me semblent pas être d'aussi enragés sportsmen qu'on le dit en général de ceux qui voyagent en Afrique ; le naturaliste Jameson, qui mourut à la station de Bangala pendant qu'il revenait du camp Yambuya sur l'Aruwimi, était, paraît-il, le seul chasseur remarquable. Je renonçai aussi à la chasse, car il ne m'aimait pas non plus de sortir seul.

La nuit, notre camp offrait un aspect magique, car par suite du voisinage des animaux féroces, on était obligé d'entretenir partout de grands feux qui jetaient des reflets étranges dans la broussaille et suries panaches des palmiers. Ces feux, il est vrai, éloignaient de nous les bêtes fauves, mais dans l'herbe haute et sèche qui nous entourait ils constituaient un danger très réel. Avec les provisions de poudre encore très importantes qui existaient, le camp pouvait être réduit en cendres. Aussi avait-on placé partout des sentinelles chargées d'éteindre aussitôt tout commencement d'incendie dans l'herbe. Bon nombre des Égyptiens sont sous ce rapport d'une négligence excessive.

Cependant la nuit se passa sans incident et le matin le camp fut levé à l'heure habituelle. Nous n'avons plus besoin de mener nos gens à leur place ; ils partent avant nous et prennent dans la caravane le rang que nous leur avons assigné. Nous marchons deux heures et demie dans la direction du Sud-Est, à travers une plaine où tout d'abord nous ne rencontrons que des broussailles épineuses ; mais ensuite se montrent de très nombreux palmiers, tandis que près de la source nous n'en avions vu que 'quelques-uns. Ayant rejoint la grande route des caravanes, abandonnée l'avant-veille, nous la suivons encore pendant une demi-heure jusqu'à un ruisseau auquel j'entends donner, ainsi que l'année dernière, le nom de mto Mizanzi. Nous franchissons son lit rempli de joncs et d'une herbe haute et verte, et nous établissons le camp sur la rive orientale. Ce ruisseau coule du Sud au Nord. Quand je m'occupai de l'eau, je trouvai de nouveau mon observation confirmée : l'année est plus humide.

L'an passé nous n'avions trouvé que de la vase dans le lit du ruisseau ; nos porteurs altérés qui venaient de marcher pendant six heures y cherchèrent en vain de l'eau, ils ne rencontrèrent qu'une boue liquide. Enfin nous étant mis nous-mêmes à l'œuvre, avec des pioches et des pics, nous commençâmes, malgré les rires ironiques des nègres, à écarter le sable dans un endroit moins bas, et par suite moins vaseux. Ces braves gens nous plaignaient parce que nous cherchions sur un point situé un pied plus haut que celui où ils ne trouvaient que de la vase, et lorsque nous rencontrâmes des pierres (ferrugineuses, je crois), leur soif ne put arrêter leur gaieté, surtout quand ils virent que, loin d'abandonner la partie, nous affirmions sérieusement qu'il y avait là de bonne eau. Quels yeux ils ouvrirent, lorsqu'ayant brisé à grands coups la pierre peu résistante, une eau fraîche et limpide jaillit de la couche de cailloux sous-jacente ! Ils nous lancèrent des regards craintifs qui voulaient dire : « Ce sont d'habiles sorciers ! » et personne n'osa puiser de cette eau.

Même un Arabe qui se trouvait dans la caravane — dans ce pays les Arabes sont aussi arriérés que les nègres au point de vue de la superstition — demanda très humblement s'il pouvait boire de notre eau sans danger, et alors seulement les Wangwanas s'y risquèrent.

Ayant donc bien remarqué l'endroit à cette époque, j'y retournai pour profiter de l'ouvrage que nous y avions fait, mais c'était inutile. Dans les trous il y avait en quantité de l'eau à fleur de terre, de sorte qu'on n'avait pas besoin de creuser, et il suffisait de faire puiser aux endroits où l'escarpement de la rive empêchait les nègres de descendre dans l'eau et de la troubler. En l'absence d'eau courante, il est toujours bon pour les Européens de faire garder celle que l'on a, afin que les porteurs n'aillent pas s'y baigner et que l'on ne soit pas exposé à ne rencontrer que de la boue au lieu d'eau.

Ici également des traces nombreuses d'animaux sauvages se montrent sur le bord de la rivière. Quelques Zanzibarites vont à la chasse et rapportent dans l'après-midi de gros morceaux de viande ; ils avaient réussi à tuer une girafe.

Suivant la coutume des nègres, et pareils à de véritables sauvages (mchenzis), les Wangwanas, qui se regardent cependant comme des êtres supérieurs, n'ont pas commence par dépouiller la bête ; ils l'ont simplement découpée, de sorte que l'on ne peut en retirer même un morceau de peau suffisant pour faire une ceinture. Les girafes sont encore nombreuses ; leur peau pourrait se convertir en excellent cuir pour faire des semelles.

Nos relations fréquentes avec les officiers de l'expédition nous font découvrir maintes choses qui montrent clairement quel en était le but. A en juger d'après l'apparence, elle a réussi, et l'Europe la fêtera en conséquence ; mais au fond ces héros sont très mécontents du résultat et ne se gênent pas pour j'avouer. « Une foule de gens sont morts, d'importantes ressources ont été sacrifiées, nous avons passé deux ans et demi dans la misère, et qu'avons-nous obtenu ?

« Nous ramerions de l'intérieur un certain nombre d'employés égyptiens, inutiles et corrompus, de Juifs, de Grecs et de Turcs, qui ne nous en sont pas même reconnaissants ; Casati lui-même n'en valait pas la peine, il est devenu « mchenzi » « sauvage » ; quant au Pacha, c'est un honnête homme, mais ce n'est qu'un homme de sciences. » On avait cru trouver en Emin- Pacha un soldat à la tête de deux mille hommes bien disciplinés, à qui l'on n'avait besoin que d'apporter des munitions pour assurer à l'Angleterre la province équatoriale et s'ouvrir avec ses baïonnettes un chemin jusqu'à Mombassa. Maintenant tout cela a échoué et l'on est mécontent. Le D'r Emin- Pacha lui-même connaît trop les hommes pour se faire illusion sur les vrais motifs de l'expédition.

Ces marches à travers le pori sont certainement désagréables pour les porteurs, mais, pendant ce temps-là, nous autres Européens, nous sommes tranquilles ; nous ne sommes pas assaillis par une foule importune. Du reste le manque d'eau ne se fait pas autant sentir sur le chemin choisi par nous que sur celui de Tura à Muhalala.

Sur ce dernier on ne doit, dans cette saison, trouver d'eau qu'une fois ; il faut donc traverser tout le Mgunda mkali en trois jours de marche, ce qui est très pénible et justifie bien le nom qu'on lui donne. Notre route, elle, n'a rien de terrible ; nous n'y trouvons pas de villages, mais nous sommes pourvus de vivres pour cinq jours. L'eau n'y est pas rare, et quand on est bien armés avec quelque prudence, on n'a rien 'à craindre des brigands.

### **23 octobre. — Du mto Myzanzi à Makomera, six heures et demie.**

Partis à six heures nous marchons de nouveau dans la direction du Sud-Est à travers une plaine couverte seulement de quelques broussailles d'acacias épineux. Nous nous élevons lentement. À neuf heures je vois au Nord quatre grands palmiers que j'avais déjà remarqués l'année dernière, et nous entrons alors dans une épaisse broussaille qui gêne un peu la marche et où nous avançons environ pendant une heure. Alors nous avons devant nous un pays découvert et nous campons près des sources de Makomera.

Le voyageur reste saisi d'étonnement à la vue de ces trois sources. On dirait qu'elles doivent leur existence à la main d'un Européen, car elles ont été creusées très méthodiquement dans la pierre jusqu'à une profondeur de 20 mètres, où elles atteignent une nappe d'eau courante souterraine. Au dire des indigènes, on peut sentir ce courant quand on puise de l'eau. Dans mon premier voyage je demandai à M. Stokes si peut être les Portugais n'avaient pas pénétré jusque-là ; mais il me dit que non ; ces sources avaient été creusées par un indigène qui vivait encore à Ugogo et qu'il y avait vu ; quant à l'eau, elle était si profonde qu'il n'avait pu en trouver le fond lorsqu'il s'y était laissé glisser pour en retirer un seau perdu. Comme on est obligé de faire descendre jusqu'à l'eau les vases qui servent à puiser, nous avions découpé en courroies une peau de bœuf et nous retirâmes un liquide très limpide et très frais, mais un peu salé. Dans l'expédition on distribua aux gens les cordes des tentes, les longes des bêtes de somme, etc., afin d'arriver à la profondeur nécessaire.

Les porteurs n'aiment pas ces sources; ils disent que l'eau n'est pas « commode » et comme leurs vases (des pots en cuivre) sont mal attachés, ils en perdent beaucoup dans le fond. En peu de temps je vis cinq de ces pots en cuivre y rester.

A côté l'on voit encore les excavations rondes et plates qui servaient à abreuver les bœufs, car ce pays était peuplé à une époque encore toute récente. M. Stokes me dit qu'il lui avait fallu payer de lourds hongos, il y a neuf ans, et qu'il avait dû pendant quelques années renoncer à cette route si commode ; puis il avait trouvé les villages détruits. Nos gens nous disent la même chose. Ici habitaient autrefois les Wataturus, riches en sorgho et en troupeaux, qui rançonnaient très fortement les caravanes; celles-ci étaient à leur merci, puisque l'eau de leurs sources était la seule du pays ; puis les Wahumbas (Masai) firent irruption, emmenèrent les troupeaux et détruisirent les tembés. Les habitants s'enfuirent vers le Nord-Est ou vers Ugogo.

Seules maintenant ces trois sources attestent que le pays était peuplé autrefois ; la broussaille épineuse recouvre les anciens champs de sorgho, et dans trente ans, si dans l'intervalle une autre tribu ne s'y est pas installée, l'origine des sources sera attribuée à un mzimu (esprit) bienfaisant et formera le fond d'une légende qu'un Mnyamuezi racontera aux blancs comme un fait historique. En tout cas, il est bien étonnant qu'un nègre ait pu accomplir un pareil travail avec ses moyens primitifs. Un homme seul a creusé les trois puits avec les pioches des indigènes ; la terre et les pierres ont été enlevées dans des calebasses, et tout a été exécuté si régulièrement qu'il faut admettre qu'il avait été à l'école des Européens. Cependant c'était, paraît-il, un indigène, un Mchenzi, et non pas un Mgwana, preuve que la nécessité peut amener parfois le nègre à vouloir énergiquement et à persévérer dans le travail entrepris. Et si la nécessité peut le faire, pourquoi cela serait-il impossible à l'instruction fécondée par la grâce de Dieu ?

Le soir je cherche à déterminer la latitude par quelques observations astronomiques, mais je ne puis obtenir de résultats, le vent éteignant toujours la lanterne. Je pense que la latitude s'approche de  $5^{\circ}37'$  Sud et que la longitude est d'environ  $32^{\circ}40'$  à l'Est de Paris.

## **24 octobre. — De Makomera à Matongo, six heures trois quarts.**

Aujourd'hui sans doute nous ne trouverons d'eau nulle part ; aussi chacun en emporte autant qu'il peut. Nous levons le camp comme d'habitude après le lever du soleil et nous marchons vers l'Est à travers un terrain plat offrant encore des traces distinctes de culture antérieure. Au bout d'une heure nous trouvons des restes de tembés, et plus tard beaucoup de tembés détruits, anciennes demeures des Wataturus. Une partie est encore debout et il faudrait peu de temps pour les rendre de nouveau habitables. Dans quelques-uns l'argile est tombée des murs et le toit est percé ; dans d'autres il ne reste que les poteaux qui ont supporté le toit, marquant simplement la forme du tembé. Près des sources mêmes, dans la broussaille, il y a, dit-on, encore les traces de trois habitations, et près du chemin on voit celles d'une vingtaine d'autres. Impossible de vérifier ce qui est caché dans la broussaille, mais ce que nous voyons suffit pour nous convaincre que la population était très nombreuse.

Les Wataturus, de même que leurs congénères les Wanyaturus, au Sud-Est du Nyanza, se livrent surtout à l'élevage des troupeaux. Ils ont la réputation d'être encore assez sauvages et inabordables, mais ils n'ont pu se maintenir contre les attaques incessantes des Masaï. Dans l'Unyanyembé on en voit beaucoup, car on les estime tout particulièrement comme gardeurs de bœufs. En guise de salaire on leur abandonne le lait de trois ou quatre vaches, et en échange ils gardent les troupeaux et les défendent très courageusement contre les animaux féroces. Un lion se jeta un jour sur notre troupeau et saisit une vache par le mufle. Le berger (mnyaturu) lança contre lui son premier, puis son second et dernier javelot sans l'atteindre. Alors brandissant son bouclier et son bâton, il se précipita sans autres armes sur le lion, qui prit le large, effrayé de cette attaque audacieuse. Le brave mnyaturu siffla son troupeau, le rassembla, ramassa ses deux javelots et suivit tranquillement ses vaches, comme si de rien n'était.

Au soir seulement, quand on lui demanda pourquoi la vache saignait, il se souvint du lion et ne put comprendre pourquoi on lui donnait une récompense.

A huit heures nous apercevons les derniers restes de tembés et nous entrons de nouveau dans la broussaille basse et fournie, où nous nous maintenons, continuant à monter lentement vers le Sud-Est. Un peu avant dix heures nous atteignons la ligne de partage des eaux. C'est un petit plateau sur lequel on ne voit qu'un étang maintenant à sec, rempli de débris de liège. En Kiswahéli, étang s'appelle ziwa, et l'endroit, naturellement, ziwani. A la saison des pluies il se tonne un déversoir coulant vers le Nord, et cela répondrait bien à la configuration du terrain, car le pays parût s'incliner vers le Nord-Est. L'année passée je campai également ici le même jour, et nos porteurs allèrent chercher de l'eau au Nord ; sûrement il n'y a pas de déversoir du côté du Sud. Cet étang est du reste fort peu important, car il couvre quelques hectares tout au plus, avec peut-être un mètre et demi d'eau pendant la saison des pluies, puis il se change en marécage et pendant six mois il est complètement à sec, comme tous ces « lacs » que l'on rencontre dans le Mgunda mkali.

Les divers ziwas (étangs) sont tous complètement épuisés à la saison sèche, et pas un seul des ruisseaux coulant vers le Nord n'amène de l'eau jusqu'au Nyanza, sauf dans la saison des pluies. Toutes les rivières indiquées sur la carte par un trait plus ou moins gros sont à sec pendant la plus grande partie de l'année et rentrent dans la catégorie des ouadis du Sahara algérien. Du Nyanza jusqu'ici nous n'avons pas rencontré une seule goutte d'eau courante. Tchaya et les autres ziwas (lacs) sont desséchés; il serait donc difficile de les regarder comme les sources les plus méridionales du Nil. Ce sont des marais dont le trop-plein s'écoule vers le Nord dans la saison des pluies, mais où l'on meurt de soif de juillet à décembre. Même en temps humide ces dépressions ne peuvent contenir que peu d'eau, car elles sont trop peu importantes, elles n'ont ni assez de largeur, ni assez de profondeur.

La disposition plate du pays ne leur permet du reste aucun écoulement rapide ; le sol se change alors en marécage, et l'eau s'évapore plus tard sans qu'il se soit formé de ruisseau.

Hauteur barométrique 637 millimètres. Le Ziwani dépassé, nous montons lentement pendant environ 200 mètres, puis nous descendons tout aussi lentement, foulant maintenant le versant de l'Océan Indien. Cette ligne de partage des eaux est presque insensible, aucune grande chaîne de montagnes ne la signale, et cependant c'est une des plus importantes de l'Afrique, car elle forme la limite entre l'Océan Indien d'une part, le Nyanza et le Tanganika, c'est-à-dire le Nil et le Congo, d'autre part. Nous marchons jusqu'à midi et demi — six heures et demie en tout — dans une broussaille épaisse et désagréable. A la fin seulement elle devient un peu plus haute, et nous campons près de Matonga, ruine d'un village détruit. Nos gens trouvent à peu de distance une eau qui, sans être bonne, est cependant potable.

D'autres vont jusqu'à Kabarata, qui n'est plus qu'à une heure et que nous aurions pu atteindre encore aujourd'hui. A trois heures la caravane était déjà au complet dans le camp. — Hauteur barométrique 641,5; nous sommes donc descendus d'environ 50 mètres. — Les ruines qui couvrent le pays sont une preuve nouvelle que si l'ordre et la sécurité pouvaient lui être assurés, le Mgunda mkali se repeuplerait bientôt, car il offre les mêmes ressources que l'Unyamuézi et l'on peut tout aussi facilement s'y procurer de l'eau.

**25 octobre. — De Matonga à Kabarata, une heure.**

Nous descendons encore lentement pendant une heure dans la direction du Sud-Est, à travers une broussaille clairsemée, puis nous atteignons le village de Kabarata, que l'on regarde comme faisant partie du Mgunda mkali. Devant le village nous voyons au bout d'une perche une tête humaine et un lambeau d'étoffe, sans doute un avertissement pour les voleurs. Le tembé n'est pas très vaste, mais il est bien peuplé et l'on y trouve plus de ressources que je ne croyais.

Ainsi isolés dans la broussaille, les habitants se sont mis sur le pied de guerre et ont fortifié leur tembé au moyen de tours en treillis hautes de 5 à 6 mètres, et revêtues d'argile. Les petites meurtrières rondes, habituellement fermées, sont ouvertes. Il n'y a qu'une source. L'année dernière le chef l'avait fait combler avant notre arrivée, ne laissant qu'une petite place libre ; quand il apprit que nous allions partir, il fit débarrasser la source en notre présence. Aujourd'hui il est très poli pour M. Stanley, affirmant que les blancs sont ses meilleurs amis ; en pourrait-il être autrement en face des nombreux faisceaux d'armes de la caravane ? La population a été rassemblée par le hasard et par le malheur ; elle appartient à la tribu des Wataturus, et serait formée des restes de leurs anciennes colonies de Mikonera. Il s'y est adjoint des Wagogos et des Wanyamuézis ; ces derniers sont surtout des porteurs abandonnés par les caravanes ou des déserteurs. Un des hommes qui s'étaient joints à nous à Shinyanga, se voyant malade, se décida aussi à rester dans le village. La langue est presque le kigogo, et le kinyamuézi est de moins en moins compris.

M. Stanley fait une nouvelle distribution de viande sur pied, afin que les gens de la caravane puissent se remettre des fatigues du Mgunda mkali qui, par la route que nous avons prise, n'ont rien eu cependant de bien extraordinaire. De Kabarata, où nous sommes, un chemin direct mène à Usukuma, par Itura, dépendance du Wanyaturu. Ce chemin est habituellement suivi par un msukuma (marchand) du nom de Mterekesa, qui, en huit jours, dit-on, parvient avec sa caravane jusqu'à Uthia, dans l'Usukuma, au Nord-Est de Shinyanga. De là jusqu'à Bukumbi il n'y aurait plus que huit jours ; le voyage serait donc abrégé d'au moins huit jours, mais l'on SOUË frirait beaucoup du manque d'eau et les habitants sont, dit-on, peu abordables. La caravane de Mterekesa compte habituellement plus de mille individus ; il peut donc, le cas échéant, forcer les indigènes à lui livrer passage. Il est maintenant sur la côte. Il a été blessé dans l'Usukuma en voulant se frayer un chemin de vive force, mais il est guéri et a pu parvenir à Bagamoyo en se battant contre les bandes de Buschiri.

Nous occupons son camp, où de nombreux bornas témoignent des grands troupeaux qu'il conduit vers le littoral. Les bœufs, les ânes, les chèvres, les moutons sont en effet, tout comme l'ivoire, des articles d'exportation pour la côte ; ces animaux sont très bon marché dans l'Usukuma. Un bœuf y vaut six pioches, c'est-à-dire six marks (7 fr. 50 c.) et sur la côte il se paie habituellement de quatre à huit fois autant. Le transport ne coûte pour ainsi dire rien, quand on emporte de l'ivoire avec soi, car il y a toujours un grand nombre de porteurs disponibles ; ils ne sont occupés qu'au retour pour rapporter les étoffes.

On part à la fin de la saison pluvieuse, et l'on marche très lentement, selon la coutume des Wanyamuézis ; les animaux, qui ont de la nourriture et de l'eau en abondance, arrivent en bon état à la côte ; aussi trouve-t-on facilement des acheteurs, la ville de Zanzibar avec ses nombreux Européens, Arabes et

Indiens consommant beaucoup de viande fraîche. Si un bœuf vient à mourir en route, il sert à nourrir les Wasukumas qui, dès leur enfance, ne mangent jamais d'autre viande que celle d'animaux ayant ainsi succombé.